



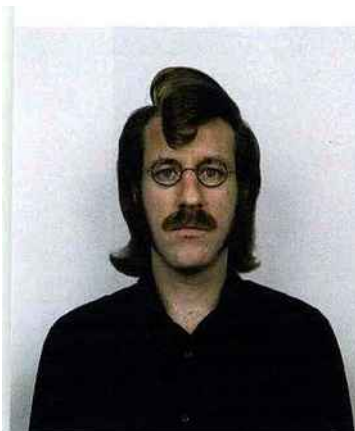
Portrait



*"Les Mondes de l'école"
(1993-1999)
Examen de mathématiques dans l'école de garçons de Karimabad, Hunza, Pakistan, 1993.
© Olivier Culmann
Tendance Floue*

Olivier Culmann

Les autres, par lui-même



Auteur indépendant et membre d'un collectif en vue, Olivier Culmann a pris pour habitude d'entreprendre de longs projets contemporains et intemporels. La consommation et le service militaire en France, l'éducation ou l'emprise télévisuelle à travers le monde, autant de questionnements qui suscitent voyages et investigations.

Son récent intérêt pour la représentation de soi, prise entre les cultures du photomaton et du selfie, l'a amené à construire une représentation synthétique de la société indienne, avec la finesse du croquis et sans clichés. Autour de son exposition au Musée Niépce de Chalon-sur-Saône, conversation avec un auteur passionné d'humanité.

*Ci-dessus -
Autoportrait issu de la série "Faces". France,
2008. © Olivier Culmann / Tendance Floue*

C.I. - Qu'est-ce qui a déterminé votre carrière de photographe ?

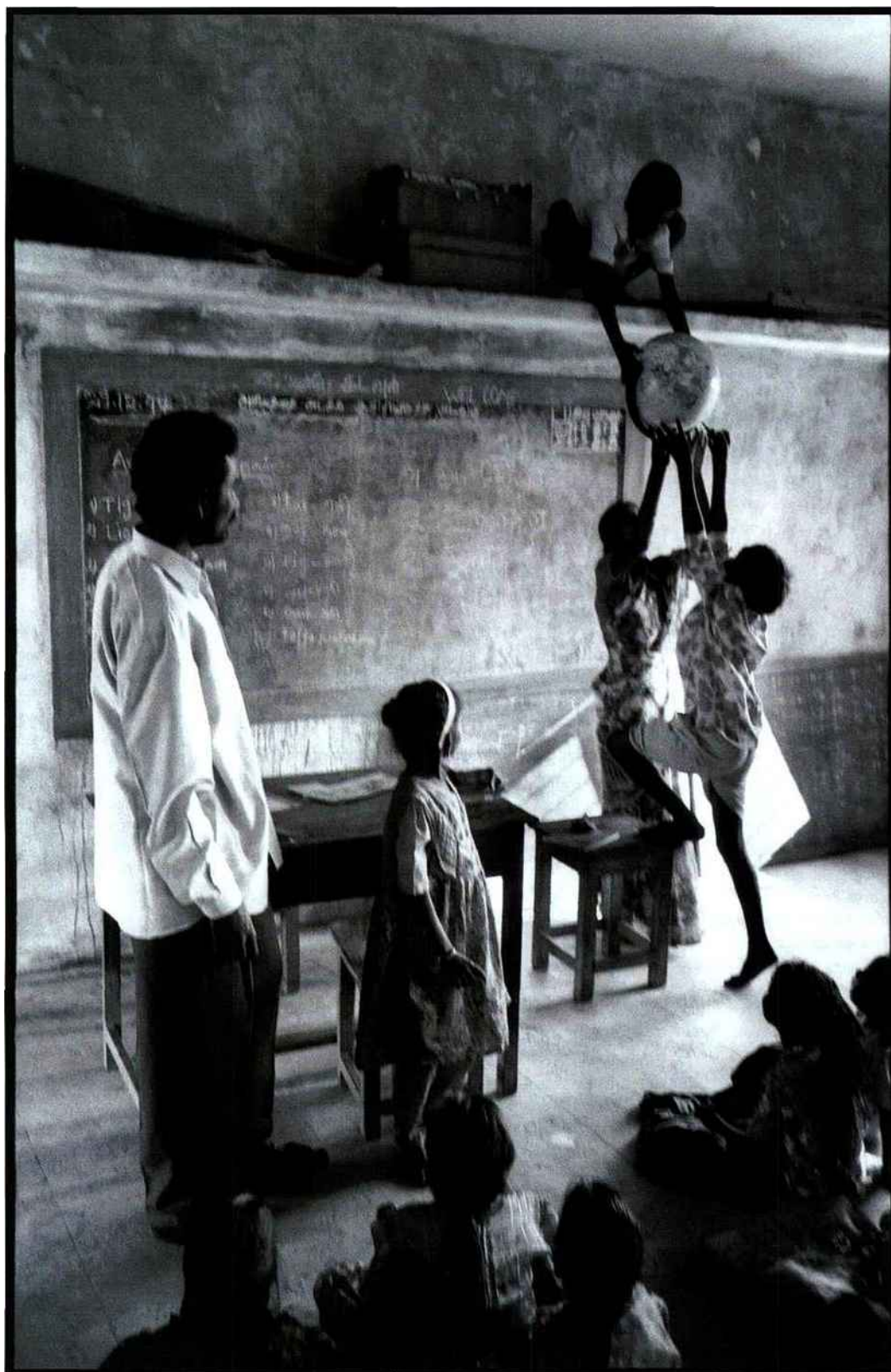
O.C. - Avant tout un goût pour l'image. Adolescent, je m'intéressais à la BD, au cinéma et à la photo. J'ai eu la chance d'avoir un père grand amateur qui m'a mis assez tôt un appareil dans les mains. Après des études de cinéma, j'ai beaucoup voyagé dans les pays de l'Est au début de l'ère post-soviétique et j'y ai fait une grande quantité de photos. Mes livres de chevet parlaient de Koudelka, de Cartier-Bresson. Ils m'ont fait comprendre qu'on pouvait vivre en traversant le monde et que cela pouvait être un métier. J'ai donc opté pour la photo. Ma première commande remonte à 1993 pour le magazine *L'Étudiant*, il s'agissait d'un reportage intitulé "Être SDF à 20 ans" commandité par Emmanuel Davidenkoff, un journaliste spécialisé dans l'éducation sur le point de devenir rédacteur en chef de la revue *Profs*. Partant en Roumanie, je lui ai proposé d'y réaliser un reportage sur l'école. C'est à ce moment qu'est né le projet "Les Mondes de l'école" et que j'ai rencontré Mat Jacob du tout jeune collectif Tendance Floue. Mat m'a suggéré de continuer le projet à deux en croisant nos regards. Nous l'avons mené conjointement et terminé en 1999. Quand Tendance Floue s'est ouvert en 1996 pour passer de cinq à dix photographes, j'ai naturellement fait partie des cinq entrants.

"Une vie de poulet" établissait un parallèle entre l'élevage en batterie et l'incorporation des derniers appelés du service militaire en France. Un tel regard caustique est-il utile ou nécessaire pour servir une idée ?

Je revendique le droit de recourir à l'humour : je trouve que la photographie se prend très au sérieux et je pense qu'on peut parler du monde en ayant un regard ironique, a fortiori quand une majorité de photographes en ont une vision tragique. Avec "Watching TV", il y a une vision décalée : je prends le parti de photographier le contrechamp de gens qui regardent la télévision. Certaines personnes ont trouvé ce travail drôle, d'autres l'ont ressenti comme désespérant. J'aime l'idée qu'il puisse y avoir plusieurs lectures possibles.

Votre long travail "Watching TV" a été réalisé au prix de plusieurs séjours de longue durée à travers le monde. Un tel investissement en temps est-il raisonnable ?

Bien sûr que non ! Pour "Watching TV", j'ai connu de grands moments de doute en me demandant comment on recevrait un travail qui montre des gens avachis sur leurs canapés à regarder un écran qu'on ne voit pas. Quand on entreprend un sujet sur le long terme, on n'est absolument pas certain qu'il va faire sens, ni s'il va intéresser les gens au point d'être viable. Un photographe a, comme tout le



*"Les Mondes
de l'école"
(1993-1999).
Cours de géogra-
phie dans l'école
du village de
Coodalore. Tamil
Nadu, Inde, 1997.
© Olivier Culmann
Tendance Floue*

*"Voyageur ou résident, j'aime être l'un et l'autre,
mais la possibilité d'appréhender un pays avec le temps
me semble une valeur inestimable en photographie."*

Pays : France
Périodicité : Mensuel
OJD : 71250



À gauche - "Watching TV" (2004-2007). Shreedevi et son mari Venugopal Menon regardant le film Malayalam "The King" sur la chaîne Asia Net. Ernakulam, Kerala, Inde, 2005.
© Olivier Culmann / Tendance Floue

À droite - "The Others", Inde (2009-2013)
Image issue de la phase 2. © Olivier Culmann / Tendance Floue

Au fur et à mesure de mes voyages ou même ici, j'ai constaté l'écart grandissant qui se creuse entre les classes sociales. Le phénomène des migrants prend, entre autres, sa source dans cette disparité flagrante entre des riches de plus en plus riches et des pauvres de plus en plus pauvres. Cela entraîne inévitablement de la violence. Les non-réactions vis-à-vis de cette situation, le repli sur soi ou pire, les réactions de rejet de l'autre, me semblent très inquiétantes.

L'appartenance à un collectif comme Tendance Floue est-elle toujours aussi pertinente aujourd'hui ?

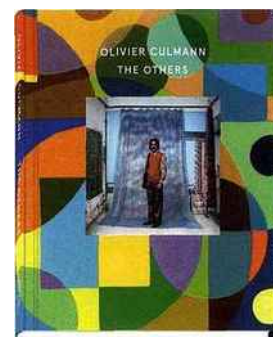
Le principe même d'appartenir à un collectif m'apparaît plus pertinent que jamais. Je suis très attaché à nos projets communs, comme celui sur la Corée du Sud que nous réalisons actuellement. En revanche, le côté agence et outil de diffusion de Tendance Floue est en grande difficulté pour les raisons qu'on connaît, notamment l'effacement de la presse écrite.

Nous nous sommes rendu compte que l'outil, créé selon un modèle d'il y a 15 ans, n'est peut-être plus aussi pertinent. La question devient : quel serait l'outil idéal si nous devions recommencer aujourd'hui ? Le champ d'action s'est élargi - presse, culturel, corporate, édition, galerie, enseignement - et les photographes fonctionnent différemment. De plus, tout changeant très vite, il est plus difficile d'avoir une vision à long terme. Nous ne tenons le coup que parce que les photographes donnent leur temps et leur énergie de manière bénévole pour maintenir la structure. Je connais peu de photographes de la génération suivante qui seraient capables de donner 30 à 40% de leur revenu à un groupe. C'est aussi une philosophie et sans doute le prix à payer pour rester libres et indépendants.

Que doit-on vous souhaiter pour les prochaines années ?

D'être libres, productifs et vivants !

Propos recueillis par Gilles La Hire



• Olivier Culmann. *The Others*. Musée Nicéphore Niépce, 28 quai des Messageries, Chalon-sur-Saône, jusqu'au 17 janvier.
• Catalogue : 192 pages 21,5 x 26,3 cm, 136 photos couleur. Textes : François Cheval, Christopher Pinney et Christian Caujolle. Éd. Xavier Barral. Trois couvertures différentes. 39 €.

monde, besoin de manger et de vivre de ses projets pour continuer à en faire. J'ai souvent vécu en décalage, en produisant des sujets avec le fruit des travaux antérieurs.

Voyagez-vous pour photographier ou photographiez-vous pour voyager ?

Voyageur ou résident, j'aime être l'un et l'autre, mais la possibilité d'appréhender un pays avec le temps me semble une valeur inestimable en photographie.

La télévision a dominé le monde et influencé les consciences collectives. Pensez-vous déplacer ce travail vers le smartphone dont la généralisation prive la télévision de ses plus jeunes spectateurs ?

"Watching TV" est un travail sur quelque chose qui va peut-être disparaître sous cette forme, mais pas l'écran. Mais je n'ai pas envie de répéter un principe au prétexte qu'un média chasse l'autre. Ce qui m'a préoccupé avec la télévision, c'est qu'on soit passifs devant cet écran et qu'on devienne davantage spectateur du monde qu'acteur. L'ordinateur, c'est autre chose, on y passe du temps, mais il y a une certaine action. En revanche, en termes d'image, la pratique récente du selfie me perturbe : c'est une sorte d'inversion de la photographie. Auparavant, l'appareil, comme l'œil, était tourné vers les autres ; maintenant, il faut être soi-même dans l'image.

Vous multipliez depuis 2002 les interventions, les stages et les programmes de cours non seulement en France mais en Afrique, en Asie, aux États-Unis. Que transmettez-vous aux jeunes photographes ?

La demande peut être différente avec les pays, les cultures, les générations et les types de personnes. J'ai fait un atelier à Lagos avec des professionnels nigériens, d'autres dans des lycées avec des élèves difficiles, l'attente est forcément très différente. Ce que j'essaie toujours de transmettre, c'est la subjectivité du regard. Je dis à chaque participant de prendre conscience qu'il est une personne particulière, avec sa vie, ses expériences, et qu'il a quelque chose de singulier à dire en image. Je ne

supporterais pas qu'à la fin d'un atelier, les dix stagiaires fassent des photos similaires ou, pire, qui ressemblent aux miennes.

Pourquoi le titre *The Others* ? Pour un photographe, les contemporains ne sont-ils pas tous des "autres" ?

Ce titre regroupe plusieurs choses. Il y a d'abord ce rapport à l'autre du photographe allant au bout du monde et en rapportant des images des "autres". Lorsque je vais en Inde, je suis autre vis-à-vis des Indiens et inversement. Par ailleurs, chacun sait que l'Inde est un pays constitué de catégories extrêmement définies. Si on est intouchable on n'est pas brahmane, si on est hindou on n'est pas musulman, si on est musulman on n'est pas sikh, etc. La notion de l'autre est importante car chacun existe par opposition à ce qu'est l'autre. Dès lors chacun peut avoir sa propre interprétation du titre. Pour ce travail, j'ai reconstruit l'image des autres à partir d'un même matériau, en l'occurrence ma personne. D'une certaine façon, j'ai inversé la démarche qui consiste habituellement à aller en Inde, avec sa propre approche, et en ramener des photos des Indiens. J'ai vécu dans le pays plus de deux ans en m'appropriant des codes photographiques locaux qui ne sont pas les miens, puis j'ai construit des images représentant les Indiens sans réellement photographier de gens.

Moyen format, numérique, qu'attendez-vous du choix d'un matériel pour la réalisation d'une série ?

Ce qui m'intéresse, ce sont les possibilités offertes par le médium. Il n'y a pas vraiment de règle, pour *The Others*, c'est un mélange numérique et argentique. Contrairement à certains photographes qui trouvent dès le départ une façon de s'exprimer et qui s'y tiennent, j'ai tendance, pour un projet, à trouver la forme qui lui convient, en fonction de ce que je cherche à exprimer.

Quelle réflexion le phénomène brutal de la vague de migrants vous inspire-t-il, à la lumière de vos nombreux voyages dans le tiers-monde ?

